

Quelques remarques sur la notion de scientisme

L'idée de cette recherche m'est venue il y a longtemps déjà quand des étudiants m'ont demandé de préciser le sens de ce terme et d'indiquer en quoi il n'est pas simplement synonyme de « positivisme ». ¹ La tâche n'est pas facile d'autant qu'il existe deux positivismes, l'un français et orienté vers la sociologie ; l'autre autrichien et marqué par le rôle fondamental de la physique et des mathématiques. Mais d'une manière générale le positivisme se contente de l'espace relatif des lois et laisse tels quels les autres champs de l'expérience humaine. Il peut même essayer d'y mettre un peu de rigueur tout en respectant la spécificité de l'éthique ou du politique. Le scientisme, tel qu'on l'imagine, est plutôt invasif, s'emparant de toutes les connaissances pour les *scientifiser* : formaliser la morale, géométriser l'esthétique, quantifier le politique. Ses totalisations inquiètent et semblent annoncer des sociétés closes dans lesquelles les individus seraient soumis à de grands Êtres collectifs – alors que les positivistes, notamment autrichiens, ont fui les régimes autoritaires pour prospérer dans des démocraties libérales.

L'idée de cette recherche a été stimulée, dans un second temps, par le remarquable travail de Peter Schöttler, paru dans la *Revue de Synthèse*, en 2013, sous le titre « Scientisme. Sur l'histoire d'un concept difficile ». ² M'inspirant de ses résultats, j'ai essayé de les préciser et d'en approfondir certains aspects. Cette intervention se

¹ Larousse (1989) : *Scientisme* : « Opinion philosophique de la fin du XIX^e siècle, qui affirme que la science nous fait connaître la totalité des choses qui existent et que cette connaissance suffit à satisfaire toutes les aspirations humaines. C'est une forme de positivisme. » Émile Littré : *Positivisme* : « J'appelle positivisme tout ce qui se fait dans la société pour s'organiser suivant la conception positive, c'est-à-dire scientifique du monde ». Il existe une bonne synthèse relative aux ressemblances et aux différences des deux positivismes. Il s'agit du livre de Mélika Ouelbani, *Qu'est-ce que le positivisme ?* Paris, Vrin, 2010.

² Peter Schöttler, « Scientisme. Sur l'histoire d'un concept difficile » dans *Revue de Synthèse*, Tome 134, 6^e série, N°1, 2013, Springer, pp. 89-113.

veut un modeste hommage au travail de Schöttler, auquel je renvoie le lecteur désireux d'engager une enquête de plus grande ampleur.

J'ai toujours été convaincu que la science était dotée d'une double dimension cognitive et sociale. Par la première, la science est une connaissance dotée d'un objet à propos duquel elle produit des énoncés visant la vérité. Ni purement spontanée ni purement réceptive, elle se caractérise par une dimension non-fantaisiste de ses énoncés de base, par une dimension formelle-vérifiable des conséquences de ses théories et par une dimension non praxique de ses visées (elle n'est pas asservie à une logique de l'utilité) puisqu'elle entend savoir et s'efforce de comprendre le monde qui nous entoure. Par sa dimension sociale, elle s'inscrit toujours dans un contexte, une époque qui la soutient et en accélère ou en ralentit le cours – avec parfois de spectaculaires incidents comme le furent le procès de Galilée, les débats récurrents autour du darwinisme et du créationnisme, ou les inquiétudes bioéthiques plus récentes. Le scientisme est en quelque sorte le télescopage spectaculaire de ces deux dimensions fondamentales. Essayons d'en préciser la teneur.

Présentation et problèmes

Scientisme est un terme péjoratif, unanimement récusé comme si son contenu avait été déterminé puis rejeté. Rien n'est moins sûr cependant. Même s'il existe parfois de belles unanimités, on peut se demander si cet accord général est le résultat d'une évidence de la notion ou d'un consensus affectif autour d'une idée un peu vague. Peut-être pourrait-on inscrire dans un dictionnaire des idées reçues, à titre d'entrée-cliché : « Scientisme : tonner contre ». Certes, mais pour quelle raison précisément ? Que signifie exactement ce terme ? Qui a forgé ce néologisme ? Dans quel contexte historique a-t-il surgi, c'est-à-dire où et quand ? Y a-t-il eu des scientifiques, non pas désignés par d'autres mais s'affichant comme tels ? Enfin, quel rapport, simple ou complexe le scientisme entretient-il avec le positivisme tout d'abord, avec la science en général ensuite ?

Les prédicats du scientisme

Le scientisme est défini comme le triomphe prétendu de la science contre toute forme de subjectivité. Sa confiance en l'unité des savoirs n'a d'égale que sa confiance en l'avenir de l'humanité (ce sont là deux formes de finitisme). Par sa méthode, sa rigueur, son langage univoque, il prétend unifier tous les savoirs en un seul discours, le plus souvent physique, et orienter socialement et politiquement sa théorie pour s'emparer du monopole de l'universel, du sens unique de l'absolu et de l'avenir construit de l'humanité tout entière. Cette idéologie de la science est souvent résumée par des mots en *isme*, suffixes de la clôture systématique et de la démesure prométhéenne. Hayek, dans sa sévère critique du scientisme, dit que c'est un objectivisme qui maltraite les sciences humaines, un totalisme qui colonise tous les discours, et un historicisme qui ravale l'horizon de l'histoire à un avenir déterminé.³

Le terme est une création française⁴. Il a surgi à la fin du XIX^e siècle quand Ernest Renan (1823-1892) se décida à publier, deux ans avant sa mort, son livre *L'Avenir de la Science*, écrit en 1848. L'auteur y multiplie les professions de foi de ce qui apparaît comme une religion de la science : « Oui, il viendra un jour où l'humanité ne croira plus, mais où elle saura (...) *Organiser scientifiquement l'humanité*, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention. »⁵ Loin d'être un matérialiste mécaniste ou un disciple d'Auguste Comte, l'idéalisme complexe et évolutionniste de Renan attend de la science et « de la science seule », non seulement qu'elle développe la connaissance et mette fin aux énigmes de l'histoire, mais en outre qu'elle organise socialement (par

³ Friedrich Hayek, *Scientisme et sciences sociales*, « Essai sur le mauvais usage de la raison », Paris, Librairie Plon, 1953, traduit de l'anglais par Raymond Barre.

⁴ Le terme anglais, *scientist*, désignant le savant, n'était pas péjoratif avant les premières décennies du XX^e siècle.

⁵ Ernest Renan, *L'Avenir de la science* (1848), publié en 1890, Paris, Flammarion, 1995, p. 151. Voir sa Préface, p. 69 : « Ma religion, c'est toujours le progrès de la raison, c'est-à-dire de la science ».

extinction du politique) l'humanité : « Tout ou rien : supernaturalisme absolu ou rationalisme sans réserve ».⁶ Au-delà de certaines formules provocantes, la pensée de Renan, fine et complexe, est loin de correspondre au physicalisme du « scientisme » (ce mot d'ailleurs n'apparaît pas dans l'ouvrage)⁷. Mais les adversaires ne manqueront pas de réagir quand ils isoleront des déclarations de ce genre :

« La science est donc une religion ; la seule science fera désormais les symboles ; la science seule peut résoudre à l'homme les éternels problèmes dont sa nature exige impérieusement la solution. »⁸

À cet humanisme qui se veut la religion de l'avenir dans le grand cosmos de la science, où cet avenir sera perfection théorique et pratique, Ferdinand Brunetière réplique dans un article de la *Revue des deux mondes* : l'inconnaissable nous enveloppe et les mystères demeureront toujours⁹. Les questions portant sur l'origine et la fin resteront sans réponse. Cet optimisme rationaliste, depuis Descartes et Condorcet, n'a pas auguré d'un triomphe de la science, mais de sa faillite et de sa déroute. Nous ne sommes pas nos maîtres et l'histoire n'est que désordres : « La science, pour le moment et pour longtemps encore, a perdu la partie »¹⁰.

« Incapable de nous fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent, ni la science en général, ni les sciences particulières – physiques ou naturelles, philologiques ou historiques – ne peuvent plus revendiquer, comme elles l'ont fait, depuis cent ans, le gouvernement de la vie présente. »¹¹

⁶ Ernest Renan, *ibid.*, p. 117. « La science est la seule manière légitime de connaître », p. 152.

⁷ Voyez la présentation par Annie Petit de *L'Avenir de la science* dans l'édition Garnier-Flammarion, Paris, 1995, pp. 7-45. Elle a raison de signaler que le texte de Renan, simplifié par la lecture des adversaires, est plus complexe, « truffé d'ambivalences » (p. 32).

⁸ Renan, *op. cit.*, p. 166.

⁹ Ferdinand Brunetière, « Après une visite au Vatican », *Revue des deux Mondes*, 1895, tome CXXVII, pp. 97-118.

¹⁰ *Ibidem.*, p. 104.

¹¹ *Ibidem.* La précision « depuis cent ans » renvoie à la fin de la révolution française.

La physique est neutre. Le darwinisme ne délivrerait, en matière de morale, selon Brunetière, que d'abominables leçons. Notre vie n'est pas purement animale. « La Science a perdu son prestige ; et la Religion a reconquis une partie du sien »¹². L'influence du cartésianisme fut d'autoriser un assaut laïc, polémique, contre les valeurs de la tradition et les certitudes « inspirées », comme si on pouvait, au bout du compte, concevoir une morale sans religion. La question du gouvernement n'est donc pas une question scientifique.

Dans ces deux discours, opposés point par point, comme une thèse et une antithèse (à l'images des discours doubles des sophistes de l'Antiquité, les *dissoi logoi*), et dont on peut présumer, sans prendre trop de risques, qu'ils constitueront un espace polémique porté à incandescence par la loi de séparation de l'Église et de l'État et l'Affaire Dreyfus, mais aussi qu'ils composeront une antinomie de la raison assez stérile sur le plan effectif d'une histoire des sciences, le terme de « scientisme » n'apparaît pas. Il ne se trouve, en effet, ni chez Renan ni chez Brunetière : mais le champ discursif polémique qui s'est ainsi constitué va activer des significations du terme déjà existantes et plus ou moins diffuses dans des contextes divers et hétérogènes. Certains, comme Félix le Dantec (1869-1917), l'accepteront imprudemment.

Une signification forgée par des adversaires

Qui t'as appris le grec ? demandait Protagoras à Socrate. Personne en particulier, tout le monde plus ou moins. Qui a produit le signifiant « scientifique » et qui en a constitué la signification en le dotant d'une charge sémantique déterminée ?

Pendant longtemps on a cru que le terme avait été inventé en 1911 par Jacques Maritain, mais des travaux plus récents ont montré

¹² *Ibidem.*, p. 105.

que le mot existait à la fin du XIX^e siècle en France où il possédait divers sens selon les emplois qui en étaient faits : notamment chez les spiritistes qui qualifient de « scientifique » l'étroitesse d'esprit des savants qui ne croient pas aux tables tournantes ; ou encore chez Romain Rolland où le terme désigne un rationalisme impérieux. Le scientisme semble stabiliser son signifié par la valeur qu'il s'octroie en s'opposant aux discours religieux, pragmatiques ou métaphysiques. Par la relation non choisie à des adversaires historiques, ceux-là mêmes que le positivisme d'Auguste Comte, dans sa première période, entendait dépasser, *scientisme* qualifie tout ce qui entend réduire la subjectivité. Charles Fauvety (1813-18994) évoquera ainsi, dès 1882, « le scientisme contemporain »¹³.

La guerre des dieux

Les enjeux de la querelle ne sont pas minces. La querelle Renan-Brunetière, qui deviendra un « pour ou contre Renan » va donc activer une notion diffuse (retenir certains sèmes et pas d'autres) pour la constituer en figure de l'Ennemi du grand combat pour le sens, l'avenir et l'universel. À qui appartient l'avenir ? Qui détient la vérité et sa promesse d'absolu ? Qui peut parler d'un bonheur futur ? Qui est le desservant de l'universel ? L'enjeu est la catholicité même et, corrélée, la doctrine sociale et le gouvernement des hommes. Comme il s'agit d'idéologies adverses, il n'est pas étonnant que ces savoirs accordent une prime au « politique »¹⁴.

¹³ P. Schöttler, *op. cit.*, p. 100.

¹⁴ « La science seule fournit le fond de réalité nécessaire à la vie » écrivait Renan (*op. cit.*, p. 89) et son ami, Marcelin Berthelot (1827-1907), qui était un chimiste et un sénateur (un homme de savoir et de pouvoir) précisait : « La science possède désormais la seule force morale sur laquelle on puisse fonder la dignité de la personnalité humaine et constituer les sociétés futures. » Ou encore : « La science domine tout : elle rend seule des services définitifs. Nul homme, nulle institution désormais n'aura une autorité durable, s'il ne se conforme à ses enseignements. » Et enfin : « Le triomphe universel de la science arrivera à assurer aux hommes le maximum de bonheur et de moralité (...) En effet, tout relève de la connaissance de la vérité et des méthodes scientifiques par lesquelles on l'acquiert et on la propage : la politique, l'art, la vie morale des hommes, aussi bien que leur industrie et leur vie pratique. » Qualifié de scientifique, ce type de discours est opposé à la religion avec lequel il est entré en concurrence, sinon en guerre : « Qu'est-ce qu'un scientifique ? C'est un monsieur qui, sous prétexte de s'intéresser

Synthèse : caractéristiques du scientisme et de l'anti-scientisme

Le scientisme est ainsi une connaissance totale fondée sur une rationalité exclusive et une vérité impersonnelle, qui, paradoxalement, s'affiche comme extra-humaine tout en ayant vocation à diriger les hommes. Voici quelques-uns de ses caractères majeurs :

a) L'explication intégrale : expliquer, c'est donner les raisons, mettre du *logos* là où il y a des faits. Le scientisme prétend *tout* expliquer, l'espace des problèmes lui paraissant fini et décidable. Invasive, suprématiste, la raison scientifique devient canonique de toute pensée. « La science, créée par l'homme, peut étudier l'homme tout entier » écrit Le Dantec¹⁵.

b) Le langage mathématique détient le monopole des locutions sensées. « La science est une langue bien faite ; la science est une »¹⁶. Sa syntaxe logique permettra de clarifier tous les problèmes, d'apporter des solutions aux vraies difficultés et d'éliminer les fausses questions : « Mais je suis bien convaincu aussi que les hommes se posent bien des questions qui ne signifient rien. Ces questions, la science montrera leur absurdité en n'y répondant pas, ce qui prouvera qu'elles ne comportent pas de réponse »¹⁷.

c) une conception absolue, majuscule, de la vérité sous l'angle d'une totale objectivité, adossée à une physique, science-mère de toutes les déterminations dont l'ampleur moniste enveloppera

aux sciences, ou, comme il dit, à « la Science », n'a qu'un souci en tête : combattre les croyances religieuses » lit-on dans un magazine catholique, *La Paix sociale*, 1910. D'après Peter SCHÖTTLER, « Scientisme, sur l'histoire d'un concept difficile » dans *Revue de Synthèse*, tome 134, N°1, 2013. Qui est ce *monsieur* ? Les prédicats les plus variés et les plus incompatibles lui ont été assignés : voir les résultats de l'enquête menée par l'auteur (p. 98).

¹⁵ Félix Le Dantec, *De l'homme à la science*, 1907, chapitre V ; cité dans son *Contre la métaphysique*, p.51.

¹⁶ *Ibid.*, p. 93.

¹⁷ Félix le Dantec, *Savoir ! Considérations sur la méthode scientifique, la guerre et la morale* (1917), Paris, Flammarion, p. 56. L'ouvrage porte, sur sa page de couverture, l'épigraphe suivante : « Il y a une Vérité qu'on trouve par la méthode scientifique ; en dehors de cette Vérité, tout ce qu'on appelle ainsi n'est que verbiage et convention ».

l'intégralité des manifestations du réel : « la physique est la science elle-même »¹⁸, l'objectivable devient l'objet ; le vécu est une poésie sans connaissance ou une archive poussiéreuse ; la réduction excessive efface l'historicité de ce savoir ainsi que son origine. Le progrès de cette raison est toujours le discrédit de ce qui n'est pas elle (il est agressif et polémique). Ce triomphe de l'impersonnalité du Vrai, grâce au scalpel de la science conduit Le Dantec à des affirmations définitives et radicales : « La science est impersonnelle ou n'est pas la science ».

d) L'unification des savoirs dans une perspective plus physicaliste qu'encyclopédique, comme s'il fallait souder les sciences les unes aux autres, pour reprendre les mots de Taine. La question de l'Unité de la science est ainsi considérée comme une question scientifique, et « la » science en général sera « une » science du général.

e) L'ambition politique : un développement socio-politique linéaire, réaliste et cumulatif exprimera un progrès autorisant l'organisation scientifique de l'humanité. Percer le secret de la nature pour y trouver la formule du gouvernement des hommes, telle sera l'œuvre pure de l'esprit humain¹⁹.

f) Un optimisme rationaliste. L'avenir est à la science. Ses conquêtes auront raison des vieilles croyances. « L'époque, précise Annie Petit, est celle du succès des grandes écoles d'ingénieurs, des débats sur l'enseignement technique et professionnel, des interrogations sur les applications des sciences dans l'industrie »²⁰.

¹⁸ *Ibidem.*, p 52. Le monisme évolutionniste d'Ernest Haeckel, professeur de zoologie à l'Université d'Iéna, est une des origines de ce programme général. Voir le livre d'Émile Boutroux, *Science et Religion dans la philosophie contemporaine*, Paris, Flammarion, 1913, chapitre III.

¹⁹ Renan, *op. cit.*, p. 118

²⁰ Introduction à *L'Avenir de la science*, *op. cit.*, p. 36. Pour une étude complète de la science en France à cette époque (1814-1914), voir l'ouvrage de Robert Fox, *The Savant and the State, Science and Cultural Politics in Nineteenth-Century France*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2012, notamment les chapitres IV et

Le scientisme croit à la toute puissance de la méthode, du domaine intellectuel au domaine moral. La science transformera l'homme comme elle a transformé le monde ; elle lui octroiera aussi des lois. L'histoire et la politique en seront améliorés : « L'idéal d'un gouvernement serait un gouvernement scientifique, où des hommes compétents et spéciaux traiteraient les questions gouvernementales comme des questions scientifiques et en chercheraient rationnellement la solution »²¹. Le scientisme est ainsi un discours sur la science qui proclame la science comme unique discours : il est à lui-même son métalangage, insérant toute signification au sein même du langage-objet.

Le discours anti-scientiste

À ce monopole du sens, l'anti-scientisme, s'opposant point par point au premier discours, (un anti-scientisme qui n'est pas toujours éloigné d'un discours anti-science) insiste sur les valeurs théologiques, métaphysiques ou subjectives de la véritable connaissance. En reprenant les items précédents on a donc :

a') L'explication est toujours une déception. La science n'a pas triomphé. Elle a perdu la partie. Banqueroute, faillite de la raison à saisir le sens. Le scientisme n'est qu'une extrapolation arrogante, une série d'oublis, un refoulement du sens, une réduction rationnelle, une méthodologie intempérante, une conception technocratique du savoir

V. Le XIX^e siècle connut une forte interaction entre science, économie, société et politique : « Il s'ensuivit, écrit Robert Fox, que les champions de la science eurent à faire face aux courants d'une opinion profondément conservatrice qui se diffusait même durant les phases les plus libérales de la Restauration » (p. 277, ma traduction).

²¹ Ernest Renan, *op. cit.* Pour une vue d'ensemble de la notion de « scientisme » voir François Boituzat, article « Scientisme » du *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, sous la direction de Dominique Lecourt, Paris, PUF, 1999, pp. 850-853. Le monde sans mystère de Berthelot entre en résonance avec la description anatomo-clinique de l'hystérie par Charcot. « Cette représentation d'un univers qui, en principe, pourrait être pleinement compris grâce à l'observation et à la raison était partie prenante d'un scientisme présent au cœur même d'une tendance républicaine radicale » (Robert Fox, *op. cit.*, p. 225).

et de la politique. C'est la production d'un monde sans esprit à partir de la matière et de la machine.

b') Le langage mathématique est avant tout un langage et la science, loin d'envelopper toute la signification des langages, n'est qu'un langage parmi d'autres, un style de métaphore, des métaphores testées et vérifiées : « Toute science empirique véritable est une interprétation de systèmes matériels en termes de systèmes mathématiques, interprétation effectuée par le truchement de modèles métaphoriques »²². La raison de la science dépend du champ général des croyances.

c') Une conception concurrente et adverse de la vérité absolue, un autre amour de la formule du vrai, qui ne peut qu'être transcendant. Le Dantec avait écrit qu'il n'y a qu'une Vérité. Contre cela, un auteur comme André Valenta réplique par une critique guidée « par la certitude de servir la Vérité, la vraie », comme si ayant affaire à la même chose, il ne pouvait y avoir qu'une vérité vraie²³. De quelle majuscule serons-nous les fidèles ? Quel absolu servirons-nous ? Aux pieds de quelle idole déposerons-nous notre personne ? Il y aurait tout intérêt à écrire vérité avec un v minuscule, de façon à éviter la guerre des dieux sans devenir vériphobes.

d') Le dualisme s'oppose à l'unité des savoirs. Le physique et le moral ne sont pas homogènes, le second n'est pas naturalisable parce que la volonté n'est pas un désir, n'ayant pas de racine dans la nature. L'homme est un animal métaphysique et toute l'énigme du

²² Jean-François Malherbe, « Le scientisme et la question du statut épistémologique de la théologie », dans la *Revue d'Éthique et de théologie morale*, n°151, décembre 1984, pp. 133-142. Du même auteur, on lira « Le scientisme du Cercle de Vienne » dans la *Revue Philosophique de Louvain*, quatrième série, Tome 72, n°15, 1974, pp. 562-573. On lit, page 573 : « Cette attitude qui consiste à privilégier exclusivement la démarche scientifique au point de faire de la philosophie une partie de la science unifiée – ou mieux le principe unificateur interne du langage scientifique – peut être qualifiée de scientisme ».

²³ André Valenta, *Le scientisme ou l'Incroyable séduction d'une doctrine erronée*, autoédité par l'auteur, avec une préface du Cardinal Poupard, Évry, 1995, p. 6.

sens est contenue dans cet oxymore. La science n'est pas scientifique parce que *la science n'est pas une science*.

e') L'ambition socio-politique se heurte aux modalités gouvernementales de l'Ancien Régime ; la science est républicaine et laïque, sa morale est factice, sa « débauche de critiques bibliques » disait Brunetière frisait l'insolence. L'ancienne métaphysique et sa propension théologique s'opposent ici à une métaphysique « future » comme dirait Kant, qui serait plutôt une ontologie de la connaissance ou une naturalisation post rationnelle (selon que la fonction *méta* signifie une philosophie première ou un dépassement de la science). Le caractère politique du scientisme et de l'antiscientisme tient à la conservation d'une métaphysique dogmatique et théologisante.

f') À l'heure où la France voulait prendre sa revanche sur l'Allemagne, il est vain, disait Brunetière, de dresser les individus contre la communauté, d'affaiblir les consciences, d'exalter les subjectivités. Le remède est dans un retour aux principes chrétiens. La physique a son territoire : mais elle ne peut rien contre le miracle : les lois de la nature ont leurs divines dérogations. À l'optimiste de certains savants, Brunetière réplique que l'heure est grave : « Lorsque la maison brûle, il n'est question pour tous ceux qui l'habitent que d'éteindre le feu. Ou, si l'on veut encore quelque comparaison plus noble à la fois et peut-être plus vraie, ce n'est ni le temps ni le lieu d'opposer le caprice de l'individu aux droits de la communauté – quand on est sur le champ de bataille »²⁴.

Chaque discours qualifie la science et non le « scientisme » : le propos de Renan ou de Berthelot proclame la grandeur et l'éminence de la science, celui de Brunetière sa faillite et sa déroute. Entre l'assomption optimiste et la récusation conservatrice, entre ce qui est énoncé et ce qui est dénoncé, avec le même allant et la même

²⁴ *Op. cit.*, p. 118.

impatience, se tient le terme abstrait de « scientisme » comme signifié d'un credo ou symbole d'une profession de foi. Si, de cette tension polémique, on pouvait extraire un sens « neutre », il serait à peu près le suivant, à partir du noyau repéré par Peter Schöttler : « « un style de pensée scientifique-optimiste »²⁵, que je me permettrai de compléter de la sorte : à l'unité sur le plan des savoirs qui reconduit, d'une manière étonnamment non-critique, le rêve de l'ancienne *mathesis universalis*, s'ajoute une confiance dans l'avenir qui relève d'une eschatologie laïcisée dont on trouve des traces très en amont dans l'œuvre, scientifique et utopique, d'un Francis Bacon par exemple²⁶.

Fantasmes et réalités

Le scientisme n'a donc pas été seulement un spectre, un épouvantail agité par des adversaires. Il a pu avoir des adeptes : mais ceux-ci, en petit nombre en regard du front massif des *anti*, n'auront été que des marginaux, des penseurs plutôt attachants, parfois naïfs mais jamais dangereux. Abel Rey, Marcel Boll et Félix Le Dantec furent de ceux-là. Mais ils semblent s'inscrire dans un espace discursif déjà déployé qu'ils animent de leur intelligence et de leur fougue plutôt qu'ils ne le façonnent ou ne le transforment réellement²⁷.

« La science n'est pas humaine, elle est absolue » affirme Félix Le Dantec²⁸. Penseur opiniâtre, ce précoce normalien réplique à Brunetière : « Monsieur Brunetière a proclamé la banqueroute de la

²⁵ P. Schöttler, *op. cit.*, p. 106.

²⁶ Francis Bacon (1561-1626) est un philosophe anglais auteur du *Nouvel Organon* en 1620 et de *La Nouvelle Atlantide* en 1622 dont l'optimisme apparaît dans des énoncés de ce type : « Il n'y a en réalité qu'une poignée de phénomènes particuliers des arts et des sciences. La découverte de toutes les causes et de toutes les sciences ne sera qu'un travail de quelques années. » Un culte du point final qu'on retrouvera souvent au sein des sciences exactes, chez Ernst Haeckel (1889), Lord Kelvin (1892), Max Born en 1920 et plus récemment Hawkins.

²⁷ Abel Rey (1873-1940) hésite sur le terme (positivisme, scientisme ou expérimentalisme ?). Marcel Boll (1886-1971) associe scientisme à rigueur scientifique (l'esprit, la méthode) et évoque, plutôt maladroitement, la question des limites de la science, et Félix Le Dantec (1869-1917) dont je vais dire quelque mots.

²⁸ Félix Le Dantec, *Savoir ! Considérations sur la méthode scientifique, la guerre et la morale*, Paris, Flammarion, 1918, p. 247.

science ; la guerre actuelle [*celle de 1914-1918*] vient de décréter la faillite de la morale »²⁹. La subjectivité morale héritée de la tradition s'effondre devant la réalité objective, celle de la lutte et de l'égoïsme, contre lesquels l'utopie spiritualiste et sa « vaine logomachie » n'ont plus aucun effet. Seule la science, c'est-à-dire la physique, par son caractère impersonnel, pourra nous délivrer de solides vérités. Le Dantec est l'un des rares philosophes à s'être réclamé du « scientisme », du moins pour un temps. Jeune cerveau curieux, fasciné par le bilan et les promesses de la science de son temps, joyeusement asservi à la méthode expérimentale, il s'éprit de la science qui lui fut enseignée : « Et je fus désormais un scientifique, pour lequel, en dépit de la déclamation des ignorants, il n'existe rien de solide en dehors des constructions de la science »³⁰. Breton rebelle à toute mystique, il a pu développer son « tempérament de scientifique » et aborder la vie « scientifiquement », à travers une œuvre abondante, aux pages parfois excessives, mais toujours sincères, pages qui ne sont pas cependant toutes dépourvues d'humilité. C'est dans son ouvrage, intitulé significativement *Contre la Métaphysique*, qu'il explique pourquoi, en quoi et contre quoi il se dit scientifique³¹.

Ce que Le Dantec n'admet pas, c'est l'idée que la vérité serait utile, commode, plus inventée que découverte. Bergson avait résumé ainsi le livre de William James, *Le Pragmatisme* : « tandis que dans les autres doctrines, une vérité nouvelle est une découverte, pour le pragmatisme c'est une invention »³². Cette attitude sentimentale vis-à-vis de la vérité est, pour Le Dantec, une « négation de la valeur de la science »³³. La vérité n'est pas une préférence ; elle est contraignante. On ne la choisit pas ; elle s'impose. « Y a-t-il plus grande niaiserie

²⁹ *Ibidem.*, p. 39.

³⁰ *Ibidem.*, p.232.

³¹ Félix Le Dantec, *Contre la Métaphysique, questions de méthode*, Paris, Félix Alcan, 1912, notamment le chapitre III, « Pragmatisme et scientisme », pp. 40-69.

³² Henri Bergson, « Sur le pragmatisme de William James. Vérité et réalité », dans *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1938, VIII, p. 250.

³³ Le Dantec, *op. cit.*, p. 42.

que de proposer à un homme de choisir la vérité pour des raisons de sentiment ? »³⁴. Face à la vérité, nous ne sommes pas maîtres, mais esclaves.

« Je ne suis pas pragmatiste parce que je crois à l'avenir de la science ; je crois que la science, et la science seule, résoudra toutes les questions qui ont un sens ; je crois qu'elle pénétrera jusqu'aux arcanes de notre vie sentimentale et qu'elle m'expliquera même l'origine et la structure du mysticisme héréditaire antiscientifique qui cohabite chez moi avec le *scientisme* le plus absolu »³⁵.

Susan Haack, dans son article « Les six signes du scientisme » voit en celui-ci une déférence excessive vis-à-vis de la science (du côté positif) qui contraste avec une attitude cynique (du côté négatif) incapable de reconnaître la valeur des découvertes scientifiques³⁶. Elle retrouve la configuration discursive polémique de la fin du XIX^e siècle où chaque discours est à l'autre son échec symétrique³⁷. « Ce que j'entends par *scientisme*, écrit-elle, [est] une sorte d'attitude déférente non-critique et ultra-enthousiaste envers la science, une incapacité à apercevoir ou une réticence à reconnaître sa faillibilité, ses limitations et ses dangers potentiels »³⁸. Elle présente une grille de six critères :

- (1) L'utilisation laudative du terme « science » et des termes apparentés (scientifique, scientifiquement, scientificité, etc.)
- (2) L'adoption de postures, de façons d'être et de parler des scientifiques (un décorum souvent éloigné des usages réels).

³⁴ *Ibidem.*, p. 44.

³⁵ *Ibidem.*, p. 55

³⁶ Susan Haack « Six signs of scientism » dans *Logos & Epistémé*, III, 1, 2012, pp. 75-95. Je remercie Jean-Maurice Monnoyer de m'avoir indiqué cette référence importante.

³⁷ « D'un côté, on rejette trop vite la science, d'un autre côté on la vénère trop rapidement » (p. 76) – *One side too hastily dismisses science ; the other too hastily deferts to it.*

³⁸ Susan Haack, *op. cit.*, p. 76.

(3) L'obsession d'un critère de démarcation entre la connaissance authentique et les pseudo-savoirs des imposteurs de la connaissance.

(4) L'obsession d'une définition stricte de la méthode scientifique.

(5) La recherche dans les sciences de réponses à des questions non-scientifiques.

(6) La récusation de la légitimité ou de la dignité des autres types d'enquête (la poésie, la littérature, l'art).

Il serait intéressant, à travers le temps de tout un siècle, de rapprocher le credo de Le Dantec des déterminations de Susan Haack. Le scientisme du français est-il soluble dans l'hexamodèle de l'américaine ?

Pour l'usage honorifique du terme (1), l'œuvre de Le Dantec n'offre que l'embaras du choix. Par exemple, cette comparaison épique entre la science et les armes victorieuses d'Achille : « Je suis arrivé petit à petit à un optimisme croissant ; j'espère aujourd'hui que la science, comme l'épée d'Achille, saura guérir les blessures qu'elle nous a faites » ou encore cette déclaration d'amour : « Je suis, vis-à-vis de la science, dans l'état d'un homme de tempérament amoureux, qui aurait trouvé, dans une femme réelle, l'incarnation définitive de la beauté parfaite ». Pour les manières de « faire science » (2), dans son ouvrage de 1908 portant sur la définition de la science, Le Dantec illustre ses propos, tantôt par des figures techniques, tantôt par l'intercalation peu évidente au regard du texte d'une suite de gravures des grands hommes de la science, procession solennelle qui redouble le mouvement de l'argumentation par le galon prestigieux des grands découvreurs. « Ce qui est scientifique, conclut Susan Haack, n'est pas d'emprunter à la science ses outils et ses techniques, comme tels, mais de les emprunter, pour ainsi dire, afin de parader au lieu de les utiliser sérieusement ». Le souci de démarquer la rationalité scientifique des autres théorisations (3) est vécu chez Le Dantec en rapport à son néo-lamarckisme : la subjectivité n'est que le résidu du patrimoine

génétiq ue culturel et mythologique légué par nos ancêtres, que la science saura réduire et éliminer. L'opposition sujet/objet devient alors radicale. D'un côté des lois, de l'autre « des paroles vides de sens », propos théoriquement inconsistants mais pratiquement meurtriers. La démarcation entre science et morale est complète, aussi nette qu'entre possibilité et nécessité, hypocrisie et sincérité. La coupure avec la religion ne l'est pas moins : « Je sais la toute-puissance de la science, et je vais jusqu'au bout des raisonnements que m'impose la méthode scientifique ; *d'autre part*, j'ai de tout temps compris l'inanité et la stérilité des dogmes religieux ; je me suis toujours méfié des explications verbales que rend si faciles à répandre un langage dans lequel sont pieusement conservées les interprétations puériles de nos ancêtres, les peuples enfants. Ces deux particularités, foi dans la valeur de la science, et certitude de l'insignifiance des explications verbales fournies par la religion, se complètent et s'étaient l'une l'autre »³⁹. Sans entrer dans d'interminables controverses épistémologiques, disons qu'il n'y a pas de frontière stricte, absolue, entre les sciences et les autres savoirs (l'ancienne psychologie est devenue une « science humaine ») mais que certaines théories peuvent être considérées comme irrationnelles ou délirantes. La quête d'une méthode scientifique (4) se résume chez Le Dantec à son physicalisme : « La science c'est la physique (...); c'est la merveille des merveilles »⁴⁰. Son œuvre de biologiste n'est qu'une extension de la méthode physique au phénomène du vivant : « J'ai étudié la vie avec la méthode des sciences physiques, parce qu'il n'y a pas d'autre méthode pour celui qui veut savoir et non se leurrer de mots »⁴¹. La recherche de solutions et de réponses, au sein de la science, de préoccupations non-scientifiques (5), est une constante du discours scientifique : il n'est donc guère besoin d'y insister. Et en ce qui concerne le dénigrement systématique de tout ce qui n'est pas

³⁹ Le Dantec, *Savoir !*, *op. cit.*, p. 217 (c'est moi qui souligne)

⁴⁰ *Ibidem.*, p. 19.

⁴¹ *Ibid.*, p. 228.

scientifique, on peut se référer notamment à cette envolée lyrique qui clôt le chapitre du *Contre la métaphysique* consacré au pragmatisme et au scientisme : « Pour moi, scientifique enthousiaste, le mot philosophie ne devrait plus avoir, au XX^e siècle, d'autre définition que celle du mot science »⁴².

La récusation : Ecce Homais

Félix le Dantec avait pour le verbe « créer » une réelle aversion, lui préférant le fait expérimental des transformations lavoisiennes, rejetant par là même les miracles et autres évolutions créatrices mises en avant par les spiritualistes, au regard desquels ses idées ne sont pas traduisibles : « à moi scientifique », dit-il en substance, ne sont pertinents que les méthodes et les résultats de la science, au point qu'il assume le terme et ses significations :

« La seule étiquette en *iste* qui me paraisse convenir à mon tempérament, je l'ai trouvée tout à l'heure en vous faisant ma profession de foi ; c'est celle de scientifique ; je m'étonne de ne pas y avoir songé plutôt »⁴³.

Mais à la même page, avant de déclarer son amour à la Science, il indique en note :

« Je m'excuse de mon ignorance ; il paraît que le mot scientisme existe et a déjà été employé dans des acceptions très diverses. Je trouve même, à mon sujet, dans le *Mercur de France* (16 août 1911, p. 826) cette appréciation qui me désole : « M. le Dantec est à mille lieues de l'homaisisme scientifique. L'exemple de ce véritable savant montre que le scientisme et l'esprit scientisme sont deux choses différentes »⁴⁴.

⁴² Le Dantec, *op. cit.*, p. 69.

⁴³ *Contre la métaphysique*, p. 51.

⁴⁴ *Ibidem*. André Lalande, à l'entrée « scientisme » de son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1972, pp.960-961, rapport aussi cet événement et conclut, à propos du terme : « On a dit aussi

Décidément, conclut le Dantec, les mots en *iste* sont trop dangereux ; il vaut mieux renoncer au terme susdit. Même s'il continue, par vitesse acquise, à se proclamer scientifique, la récusation est amorcée au regard de la mentalité de Monsieur Homais, le pharmacien prosaïque, grandiloquent et passablement scélérat de Yonville-l'Abbaye, village normand où se perd Emma Bovary, dans le célèbre roman de Gustave Flaubert. *Ecce Homais*, a-t-il écrit. Mais il faut manier le homaisisme avec prudence car il est l'occasion, pour le discours anti-scientifique, de se dilater et de devenir, par des séries d'amalgames douteux, un discours anti-lumière, misologue et obscurantiste, qui s'en prend à Newton en raison de l'universalité de la gravitation, à Condorcet, Voltaire et Descartes, à la raison réduite à un calcul, à un despotisme de la formule qui annoncerait un terrorisme de l'Occident ethnocentrique – et j'en passe. Retenons plutôt la leçon de Susan Haack qui entreprend de critiquer le scientisme et son envers cynique « *within reason* », c'est-à-dire au sein même de la raison qui rassemble et non des croisades qui dispersent⁴⁵. C'est en nous situant dans cette tradition philosophique que nous dirons, pour conclure, quelques mots sur le rapport qu'entretient le discours « scientifique » avec les positivismes et la science.

Scientisme, positivismes et science

Scientistes et anti-scientisme se trompent également sur la nature et l'histoire des sciences. D'abord, pourrait-on dire, parce que les deux discours restent prisonniers d'une même gravitation culturelle : les uns défendent le savoir absolu quand les autres affirment le caractère définitif de certaines ignorances. Ce

sciencisme, mais ce mot n'est pas entré dans l'usage. Lalande avait isolé cinq sens du mot *science* : (a) savoir, (b) connaissance directrice, (c) habileté technique, (d) connaissance objective et (e) sciences exactes (opposées aux lettres). Le scientisme est un néologisme péjoratif usant de manière optimiste du sens (d), de deux façons : (1) l'idée que la science fait connaître les choses comme elles sont, résout tous les problèmes réels et suffit à satisfaire tous les besoins légitimes de l'intelligence humaine, ou (2) l'idée que l'esprit et les méthodes scientifiques doivent être étendues à tous les domaines de la vie intellectuelle et morale sans exception.

⁴⁵ Susan Haack, *Defending Science – within reason. Between scientism and cynicism*, Amherst, New York, 2003.

dogmatisme, positif ou négatif, est la négation de l'histoire de la vérité et des degrés du savoir. Le rapport à la Vérité est tout aussi radical : nous sommes ou ses maîtres ou ses esclaves. La fascination de la causalité est un troisième présupposé partagé : les déterministes en affirment l'intégralité, les partisans du libre-arbitre la possibilité de certaines exceptions ou miracles sur fond de nécessité. Une même croyance anime les deux camps : la foi en l'objectivité, la foi dans la certitude sans preuve du croyant ou de l'exalté. Absoluté, Vérité, Causalité, Credo (ou *symbole* comme dit Renan), montrent que les aspirations sont les mêmes, quoique les chiffres en soient inversés.

Si les uns jugent la science de l'extérieur, sans la connaître vraiment ni jamais la pratiquer, dans le but d'instaurer, après en avoir diabolisé les intentions, un magistère moral qui pourrait en prévenir les « dérives », les autres, en déployant une conception impersonnelle de la vérité font de l'objectivité une idole et de la subjectivité une réalité résiduelle et évanescence. Refusant les uns comme les autres le « jeu de la science »⁴⁶, selon la belle formule de Kar Popper, au nom du mythe de l'apprenti sorcier ou de celui du point final, ils ne conçoivent jamais la science dans sa progression interne, dans son mouvement propre, dans sa capacité à penser et à se repenser, à désapprendre pour mieux comprendre, comme le disait Bachelard⁴⁷. Ils l'imaginent commençante et finissante, alors qu'elle ne commence ni ne finit jamais vraiment.

Gaston Bachelard a souvent insisté sur les ruptures du rationalisme, sur la vie d'une raison qui ne se précise par rapport au réel qu'elle connaît qu'en se reconfigurant à partir de crises qui font partie de sa croissance et de réductions qui seules peuvent définir

⁴⁶ Karl Popper, *Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, p. 51 : « Le jeu de la science, écrit Popper, est en principe sans fin. Celui-là se retire du jeu qui décide un jour que les énoncés scientifiques ne requièrent pas de test ultérieur et peuvent être considérés comme définitivement vérifiés. »

⁴⁷ Gaston Bachelard, *L'engagement rationaliste*, Paris, PUF, p. 10 : La science doit combattre l'esprit dogmatique : « apprenez à désapprendre pour mieux comprendre. »

l'étendue d'un savoir positif. Parce que la science implique une objectivation plutôt qu'une objectivité déjà donnée, c'est-à-dire une subjectivation de son entreprise de connaissance, elle nécessite une ouverture d'esprit et une humilité qui sont aux antipodes de l'étroitesse scientifique. Elle cultive une audace des hypothèses, puis une rigueur des expériences, enfin une honnêteté devant ses résultats. Voilà pourquoi, contrairement à nombre d'idées reçues, la contre-utopie (ou dystopie) d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des Mondes*, qu'on qualifie avec bon sens de « scientifique », interdit à ses sujets toute pratique de la science. Qu'on lise les pages où le numéro un de cette odieuse cité de verre explique aux rebelles qu'il vient de convoquer (Bernard Marx notamment) que la science y est une activité intellectuelle interdite, que lui-même, jeune homme, l'avait pratiquée quelque temps mais avait dû y mettre un terme car allait lui arriver le sort échu à tous les délinquants d'un État Totalitaire – être exilé ou confiné. Si *Brave New World* est une image (d'Épinal) du scientisme, force est de constater que ce dernier n'y est pas une démesure de la science, mais n'y prospère qu'après l'avoir exilée.

La science ménage suffisamment de doutes, de lucidités et de surprises pour être incompatible avec la contre-utopie d'Aldous Huxley. Il ne peut y avoir en science d'énoncés ultimes (les énoncés de base, devant être soumis à des tests intersubjectifs, sont en droit falsifiables). « La science est la recherche de la vérité par la critique » dit encore Popper⁴⁸. Recherche et non possession, car la science est croissance et dynamisme du savoir. Cette croissance est en droit indéfinie. Aucune certitude n'est absolue (alors que c'est le propre d'une idéologie de l'affirmer). Comme la science est la mise en œuvre de la méthode critique, il y a nécessairement en elle des questions sans réponse. La recherche scientifique implique d'abord une intelligence de l'erreur. L'avenir est loin de lui appartenir : elle est même aveugle

⁴⁸ *Ibidem.*, p. 71.

à son propre avenir et elle ne fait que recadrer son passé en fonction de son développement.

« G. Bachelard, écrivait Jean Hyppolite, parle d'édifices divers, de domaines de rationalité, par analogie avec ce que Husserl nommait des ontologies régionales. Il se refuse, en effet, à une philosophie de la Totalité. La Totalité est contradiction, et c'est pourquoi elle est la dialectique même. ⁴⁹»

Le scientisme est moins une figure de la démesure qu'il faudrait réduire qu'une altérité qui doit être significativement récusée : la science est dialectique et non totalité. Elle ne renie pas le positivisme, elle le dépasse. La raison, loin de triompher, y polémique avec elle-même. Elle est aveugle à son futur épistémique et doit sans cesse repenser son présent et recadrer son passé (selon une nécessaire déontologie de la récurrence). Elle est preuve dans l'épreuve et sa méthode implique de changer de méthode.

Situé à mi-chemin historique des deux positivismes, le scientisme n'est ni une doctrine stable ni même une école ou un cercle. La conception scientifique du monde du Cercle de Vienne est une conception (*Weltauffassung*) plutôt qu'une vision affective (*Weltanschauung*). Même si certaines topiques étaient présentes dans le scientisme (la physique comme science modèle, la science unitaire, le refus de l'énigme), l'articulation théorie-pratique ou connaissance-monde vécue est différente (sauf chez Otto Neurath) et la notion de dépassement de la métaphysique (*Überwindung*) a pour but de clarifier des problèmes philosophiques en accordant un sens aux énoncés vérifiés mais aussi fictionnels. Il n'y a pas de mépris pour les autres formes de vie (à moins qu'elles ne prétendent au titre de connaissances) mais un rejet d'Idées séparées de l'expérience.

⁴⁹ Jean Hyppolite, « Bachelard ou le romantisme de l'intelligence » dans la *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1954, T. 144, pp. 85-96, p. 89.. Pour une synthèse de Bachelard, je renvoie au livre très précieux de Vincent Bontems, *Bachelard*, Paris, Les Belles-Lettres, 2010.

Cependant la tendance scientiste n'est pas absente dans l'insertion de la philosophie au sein d'une science unifiée : les deux positivismes ont pour point commun d'échanger l'absolu pour le relatif, de systématiser les savoirs et d'envisager une morale positive qui mette fin aux polémiques. Leurs rapports à la métaphysique et à l'absolu varient toutefois : pour Comte, l'absolu nous échappe ; pour Carnap il n'existe pas. Pour Carnap les questions métaphysiques sont dépourvues de sens ; pour Comte elles sont inaccessibles à nos facultés intellectuelles. Jean-François Malherbe qualifie d'idéologie « scientiste » les cécités positivistes relatives à la production sociale du savoir, à la dimension culturelle du concept de nature et à la construction sociale de l'objectivité.⁵⁰ Reste à déterminer ce qu'on entend par « construction sociale » ou « dimension culturelle », le risque relativiste n'étant jamais très loin. Au lieu de qualifier de « scientiste » les positivismes, on devrait peut-être concevoir les deux positivismes comme des moments forts de l'histoire des sciences dont le scientisme est l'inquiétude faite notion.

Conclusion

Le scientisme, dont j'ai préféré dire qu'il était une notion plutôt qu'un concept déterminant (non par paresse ou par esquive) mais parce qu'il était relativement mobile, séjournant davantage chez l'adversaire que chez l'adepte, invitant le philosophe à travailler de concert avec l'historien, le déportant tantôt du côté des spiritistes, des romanciers⁵¹, des penseurs marginaux, ou du côté des positivistes et des philosophies spiritualistes, sans jamais enraciner ses prédicats dans un sol précis – cette notion diffuse et flottante semblait graviter

⁵⁰ Jean-François Malherbe, *op. cité*, p. 573. « Nous croyons donc pouvoir affirmer que l'ensemble des doctrines du Cercle de Vienne forme une idéologie dont les cadres étroits limitent encore aujourd'hui la plupart de nos discussions épistémologiques. Sans doute le plus grand intérêt historique de ces doctrines réside-t-il dans le carcan qu'elles nous ont légué ».

⁵¹ Par exemple Roger Martin du Gard, *Jean Barois*, Paris, Gallimard (1921). La crise de la spiritualité (entre foi personnelle et croyance dogmatique) contraint les croyants lucides à développer des interprétations « symbolistes » qui, déjà, agaçaient Ferdinand Brunetière.

plutôt autour d'une époque charnière (l'Europe de la fin du XIX^e siècle) qui vivait toutes sortes de crises. Ses effets, pour les critiques les plus conservatrices pouvaient aller jusqu'à remettre en cause tout le courant des Lumières (avec la caricature attendue de Monsieur Homais), pour de plus lucides spectateurs jusqu'à interroger l'unité d'une histoire des sciences et le sens de la connaissance objective pour les hommes qui en sont l'origine et la fin. Plutôt qu'un concept explicite, situé dans une théorie et enraciné dans une pratique de démonstration ou de vérification, ou d'interprétation, le scientisme est le symptôme d'une crise morale qui accompagne l'accélération de l'histoire scientifique.

Le scientisme (avec sa profusion lexicale) est au cœur d'une grande transformation théorique (les peurs et les ferveurs renvoyées dos à dos) : celui où la science, par sa progression devenue météorique, va échapper au discours commun ; sa formalisation lui octroie une vitesse de libération par rapport au sens commun qui fait qu'elle s'opacifie dans sa dimension théorique tout en devenant invasive dans ses conséquences pratiques. Le progrès devient mutation. La pensée, pour penser, doit sans arrêt se repenser. Le formalisme, les ruptures épistémologiques, les paradigmes et la possibilité pour une existence consciente de développer plusieurs philosophiques sont des arguments en faveur d'un cycle de l'accélération tel que le conçoit le philosophe allemand Harmut Rosa⁵². La philosophie ne peut plus se déployer avec pertinence en ignorant l'état scientifique de la société et des savoirs de son temps.

L'Avenir de la Science paraît en 1890. Les articles d'Albert Einstein, en 1905, allait démentir cette confiance en la prévisibilité des théories futures, et au-delà d'Einstein lui-même, mettre à mal l'idée d'un scientifique impartial ou d'un monde entièrement déterminé. La prolifération du savoir en réseaux plutôt qu'en une *mathesis* ou en un

⁵² Harmut Rosa, *Accélération, une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.

« arbre » nourri exclusivement d'une sève mathématique susciteront autant d'embarras qu'une conception unitaire et simpliste du savoir avait générées d'enthousiasmes.

Point aveugle épistémologique d'une accélération sans précédent de la vie scientifique, théorique et pratique, le scientisme est un carrefour de perplexités, un jaillissement de promesses et d'angoisses, de ferveurs et de dépit. Ce moment produit des discours antithétiques, inséparables au sein d'un diptyque discursif de caractère polémique et rhétorique où la notion elle-même (« scientisme ») est la résultante lexicale d'un champ bipolaire. Épiphénomène notionnel des discours contraires sur le destin de la connaissance objective, loin des épistémologies contemporaines qui essaient de penser le mouvement réel de la connaissance scientifique, le scientisme n'est pas une notion opératoire, même quand Le Dantec, par audace, s'y installe et y accomplit quelques manœuvres théoriques. En revanche, la notion ranime par ses outrances toutes les grandes questions classiques de l'épistémologie générale : celle de l'explication qui ne peut pas être totale ; celle de l'unité des sciences qui n'est pas une notion scientifique ; celle de l'objectivité qui ne peut être posée indépendamment d'un travail constituant, et sans doute désirant, du sujet (le savant n'est pas le spectateur impartial d'une simple description du monde) ; celle du statut de la physique au sein de la diversité des sciences ; celle du rapport de la science à la pratique, qu'elle soit expérimentale, morale ou politique ; celle enfin de la « fin » de la science, toujours mal conçue quand elle prend l'allure d'un triomphe ou entonne le chant du déclin, car « L'esprit a une structure variable dès l'instant où la connaissance a une histoire »⁵³.

Benoît Spinosa
CPGE Aix-en-Provence
Novembre 2014.

⁵³ Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, p. 173.